

Ange fut bien heureuse.

Bientôt le roi guérit tout à fait. Pour fêter son retour à la santé, il fit donner à manger et à boire, pendant sept jours, à tous les pauvres du royaume.

Après ce temps, l'amie des pauvres n'oublia pas ceux qui se présentaient aux portes du palais. Comme elle commandait à toute la maison du roi, elle put faire infiniment de bien.

Quand cette bonne petite fille mourut, il y eut un grand deuil dans tout le royaume.

Pendant douze jours, les cloches ne cessèrent de sonner, et les danses et les jeux furent partout interrompus. Qui donc aurait eu le courage de se réjouir après un pareil malheur ?

*(Conté en 1882 par Mademoiselle Marie Ortoli,  
d'Olmiccia-di-Tallano).*

## XII

### LES TROIS ORANGES

**L**A reine d'un grand pays venait de mourir, laissant une fille plus belle que le jour et qui s'appelait Marie.

Le roi porta le deuil de sa femme pendant un

an, car il l'avait beaucoup aimée; mais enfin il se remaria et bientôt il eut encore une fille.

Quand celle-ci fut grande, on la trouva très laide, si laide que la nouvelle reine, jalouse de Marie, dit un jour au roi :

— « Marie, votre fille, vous a déshonoré; on l'a vue avec un officier de la cour, et la pudeur seule m'empêche de vous dire tout ce que l'on raconte de cette aventure. »

A ces mots le roi entra dans une grande colère.

— « Chassez-la bien vite de ce palais; si je la retrouve ce soir, je la ferai jeter dans la plus affreuse de mes prisons, où elle mourra. »

Toute joyeuse, la reine courut faire exécuter les ordres du roi, et Marie, malgré son innocence et ses pleurs, fut obligée de partir.

Elle voyagea longtemps, pendant plus de dix jours et de dix nuits. Enfin elle arriva près d'un grand jardin où se trouvaient toutes sortes de fruits.

A l'entrée de ce jardin, Marie vit un oranger qui ne portait que trois oranges.

Elle les cueillit, car elle avait faim; mais le premier fruit était à peine ouvert qu'il en sortit à

l'instant une gentille petite personne, qui grandit tout à coup et demanda à boire.

Comme elle était près d'une fontaine, Marie lui donna de l'eau ; malheureusement, la jeune fille était si altérée que la fontaine fut bien vite à sec.

— « N'as-tu pas d'autre eau à me donner ? »

— Non, répondit Marie.

— Alors, adieu ; mais avant de m'en aller, je veux te donner un conseil : n'ouvre les deux oranges qui te restent que lorsque tu auras suffisamment d'eau pour désaltérer les personnes qui s'y trouvent. »

Après ces paroles, la jeune fille disparut.

Continuant son voyage, Marie arriva près d'un lac.

— « Ici, je puis ouvrir une orange, » se dit-elle.

Une autre jeune fille, plus belle encore que la première, en sortit aussitôt.

— « A boire ! à boire ! »

— Bois ce lac, si tu peux. »

La demoiselle se mit à boire, et le lac fut desséché en quelques instants.

— « A boire ! à boire ! reprit-elle ; n'as-tu pas d'autre eau à me donner ? »

— Non.

— Alors, adieu. »

Marie, qui aurait bien voulu garder une aussi belle compagne, commençait à se désoler.

— « Je n'aurai jamais assez d'eau pour la troisième, pensait-elle; où pourrais-je trouver plus d'eau que dans un lac? »

Quelque temps après elle arriva sur les bords d'un grand fleuve, si large, si large qu'on aurait dit une mer.

— « Enfin, je puis ouvrir la troisième orange. »  
Oh! la belle femme qui en sortit!

Elle était toute couverte de diamants et portait une robe couleur de ciel.

— « A boire, à boire! je meurs de soif.

— Voici un fleuve, désaltère-toi. »

La belle femme se mit à boire, à boire, à boire, mais elle ne put dessécher le fleuve.

— « Tu m'as vaincue, Marie; que veux-tu pour cela? Je suis fée et pourrai satisfaire à tous tes caprices.

— Je ne désire qu'une chose, c'est que vous restiez toujours avec moi.

— Tu seras satisfaite, ma bonne enfant. »

Et Marie et sa compagne arrivèrent à un château.

— « Voici notre demeure, dit la fée; tu n'auras qu'à commander et à l'instant tu seras obéie. »

Dès ce moment Marie fut très heureuse; la bonne fée, qui ne la quittait jamais, allait même au-devant de ses désirs, et il n'était objet si rare qu'elle ne donnât aussitôt à sa protégée.

Or, un matin, Marie se mit à la fenêtre, et comme le temps était beau, elle se prit à chanter.

En ce moment le fils du roi, qui était à la chasse, l'entendit; il s'approcha et la trouva si belle qu'il en devint éperdument amoureux.

Aussitôt il alla frapper à la porte du château et demanda la jeune fille en mariage.

— « Je vous l'accorde, » lui dit la bonne fée.

Et tous les trois arrivèrent bientôt à la cour.

— « Mon père, ma bonne mère, voici l'épouse que je me suis choisie.

— Comment? et n'as-tu pas promis d'épouser la princesse Carniolina? »

Cette princesse Carniolina était justement la fille de la méchante reine qui avait calomnié Marie afin de s'en débarrasser.

— « Vous savez, reprit le prince, que Carniolina est laide et méchante; ne me forcez donc pas à vous désobéir. »

Voyant qu'ils ne pourraient pas empêcher ce mariage, le roi et la reine donnèrent leur consentement.

Toute la ville fut invitée aux noces qui durèrent une semaine entière.

Pendant ce temps, les cloches du royaume sonnèrent à toute volée.

Lorsque la princesse Carniolina et sa mère eurent appris que le fils du roi avait épousé Marie, elles entrèrent dans une grande colère; mais, ne pouvant rien changer, elles se laissèrent aller à un profond désespoir.

On entendait toujours la pauvre Carniolina, qui ne cessait de dire : oïmé, oïmé! (1).

Un mois après, cette princesse mourut de jalousie, et sa mère ne tarda pas à la suivre.

Quant à Marie et au fils du roi, ils vécurent longtemps heureux.

La bonne fée ne les quitta jamais et, à la naissance de chacun de leurs enfants, elle combla les petits princes de toutes sortes de dons.

*(Conté en 1882 par Rosalinda Mattei, propriétaire à Zoza-di-Tallano).*

(1) Cette expression signifie à la fois : hélas! hélas! et malheureuse que je suis! C'est la marque du plus profond désespoir.